

Disparu.e.s

Fresque multiculturelle et multilingue sur les trous de l'histoire et les personnes portées disparues

Une proposition de Judith Depaule



©Meredow Gurbangeldi

Mabel Octobre

Direction artistique Judith Depaule

Administration et production Pauline Besnard – pauline@mabeloctobre.net

102 rue des Poissonniers – 75018 Paris

+33 9 81 98 60 61 – www.mabeloctobre.net



©Meredow Gurbangeldi

Equipe

Conception, mise en scène

Judith Depaule

Assistanat artistique

Anouk Darne Tanguille

Chorégraphie

Daouda Nganga*

Scénographie

Khaled Alwaera*

Images

Sara Farid*, Christophe Maout, Samer

Salameh*

Musique

Omar Haydar*, Francis Séké*

Training Vocal

Jeanne Sarah Deledicq

Avec

Zina Al Halak*

B40*

Mathilde Bigan

Raphaël Bocobza

Nassima Chavaeva*

Ibrahim Diallo*

Ousmane Doumbouya*

Nino Djerbir

Fabrice Kalonji*

Yannos Majesticos*

Svetlana Menshaeva*

Daouda Nganga*

Grace Nitumbi*

Angelica Tisseyre

En cours

*Membre de l'atelier des artistes en exil

Production

Mabel Octobre

Conventionnée par

DRAC Île-de-France et la Région Île-de-France

Avec

l'atelier des artistes en exil

Soutenu par

La fondation d'entreprise OCIRP

La Fabrique Chaillot – Théâtre national de la

Danse

Disparu.e.s

Disparus, partis mais jamais revenus, volontaires, inconscients, accidentels ou forcés, qu'en est-il de ces hommes et ses femmes introuvables, manquants à l'appel ?

Bébés volés de la dictature argentine, bébés confisqués du franquisme, enfants dérobés de l'Île de la Réunion pour peupler la Creuse, enfants slaves enlevés par les Nazis, évaporés japonais, internés ouïgours, portés pour mort syriens, disparus guinéens, mauritaniens, congolais... la liste est longue des individus au destin détourné, dont on ne sait s'ils sont morts ou vivants.

À travers une série de récits et de tableaux collectifs recueillis et construits durant des séances de laboratoire, l'intention est de déployer une mythologie de la disparition, phénomène commun à l'ensemble des sociétés et auquel de nombreuses personnes sont confrontées.

Un travail chorégraphique et vocal tendra à trouver une gestuelle, une corporalité, des chants et des voix propres aux disparus — à ces absents, dont il faut retrouver les corps pour apaiser et libérer les vivants.

La scénographie, combinée à l'image, interrogera la question d'apparition-disparition, reprenant à son compte des trucages ancestraux comme le Peppers'gost, amplifiés par des projections vidéo afin de mieux dématérialiser les corps et brouiller la perception.

Le spectacle réunit une équipe qui rassemble des artistes de l'atelier des artistes en exil de tous horizons, ainsi que de jeunes acteurs, issus de l'École régionale des acteurs de Cannes et Marseille.

Un semblant de famille dresse une table avec des couverts destinés à des personnes qu'ils attendent depuis longtemps et qui pourraient bien revenir pour partager le repas. Deux invités-surprise surviennent. Leur présence révèle l'histoire des absents qui apparaissent, tels des fantômes, pour témoigner...

De la disparition

Disparition volontaire

Ils sont appelés les volatilisés, les hikikomoris ou encore les évaporés, un jour, une personne, ou plusieurs, décident de disparaître. Sans laisser de traces, d'indices, sans en informer leurs proches. On parle alors de disparition volontaire. Souvent en trop grande misère économique, au cœur d'un drame ou bien portant un trop lourd secret ces disparus partent, loin de leur ancienne vie.

En France pendant longtemps les familles de disparus pouvaient faire appel au service de Recherche dans l'Intérêt des Familles (RIF), mis en place par le gouvernement, permettant de retrouver la personne, d'établir un contact et de savoir si le disparu souhaitait être retrouvé. Ce service a été supprimé en 2013. C'est dans le droit d'une personne majeure, si sa condition ne présente aucun élément inquiétant, de disparaître et de couper tout lien avec son ancienne vie.

Au Japon, chaque année 100 000 personnes s'évaporent sans laisser de traces, la disparition y est très courante. Certains reviennent, d'autre pas. Dans les années 1986-89, le Japon connaît une période prospère et les citoyens commencent à emprunter, ceux qui ne réussiront pas à rembourser, à investir, à « réussir », choisiront souvent de disparaître. Lorsqu'une personne a perdu la face, elle doit partir, pour sauver son honneur. Il existe des quartiers entiers de disparus, où les personnes ayant fui leur ancienne vie et la société normée qu'ils n'ont pas « honorée », viennent se réfugier.

« Je me souviens aussi du gérant d'un hôtel qui a abandonné sa mère malade car il ne pouvait pas lui payer ses soins et ses factures. Il a préféré s'évaporer plutôt que d'avoir honte de ne pouvoir subvenir aux

besoins de sa mère » Léna Mauger, autrice de « Les Évaporés du Japon », interview pour *Les Inrockuptibles*.

On connaît aussi des cas de disparition virtuelle. Les « retirants » ou « hikikomoris » (en japonais) sont des personnes qui décident de disparaître pour la société en s'enfermant dans un espace clos, le plus souvent dans une chambre, et d'y vivre reclus pendant plusieurs années. Ils sont près d'1 million au Japon à faire le choix de renoncer au monde et de vivre à travers la télévision ou bien internet. Sans contact avec leurs amis ou proches, les hikikomoris se soustraient à la société réelle et se réfugient parfois derrière des avatars pour communiquer.

Disparition accidentelle

Lorsqu'une personne disparaît en bord de falaise, sur une plage, ou en forêt, sans qu'il n'y ait d'intervention extérieure ou d'intention de disparaître, il s'agit d'une disparition accidentelle. S'il n'y a pas d'indices, pas de corps retrouvé, il n'est pas possible de déclarer la personne morte.

Bien souvent on pense directement à la mort comme issue, ou à un phénomène métaphysique, mais sans corps preuve, le sujet n'est que disparu, il n'est « ni vivant, ni mort ».

Depuis 2014 on recense plus de 11 000 personnes disparues en Méditerranée dont les corps n'ont jamais été retrouvés. De nombreuses disparitions accidentelles ont lieu sur les routes de l'exil, exil lui forcé.

Disparition forcée

France, Argentine, Espagne, Pologne, Chili, Irlande, Chine, Kazakhstan, partout dans le monde, des hommes en font disparaître d'autres. Les disparitions forcées sont souvent due à une intervention militaire, politique, ou religieuse. La convention



interaméricaine sur la disparition forcée de personnes, signée en 1994 donne la définition suivante :

« Est appelée disparition forcée la privation de la liberté d'une ou plusieurs personnes, quelle que soit sa forme, commise par des agents de l'État ou par des personnes ou des groupes de personnes qui agissent avec l'autorisation, l'appui ou l'agrément de l'État, suivie de l'absence d'information ou du refus de reconnaître ladite privation de liberté ou d'informer sur l'endroit où se trouve la personne, par lequel on empêche l'exercice des recours légaux et des garanties de procédure pertinentes. »

En Irlande, de 1922 à 1993, 10 000 jeunes femmes, prostituées, violées, ayant eu un rapport hors mariage ou considérées trop séductrices, furent incarcérées et forcées au travail dans les couvents de la madeleine. Certaines, enceintes, étaient forcées à abandonner leur enfants qui étaient vendus et disparaissaient dans des familles américaines ou européennes sans laisser de traces.

Dès 1935, le régime National-socialiste Allemand crée les Lebensborns, crèches et foyers pour enfants et jeunes mères. Ces endroits, présents en Allemagne mais également en France, en Norvège, Pays-Bas, Autriche ou encore en Pologne, sont créés pour « développer la race Aryenne ». Ces « lieu de naissances » pour les femmes ou amantes de soldats SS ont aussi servis à récupérer des dizaines de milliers d'enfants kidnappés à travers l'Europe et notamment en Pologne. Les « sœurs brunes » étaient chargées de repérer des enfants à l'allure aryenne, et, accompagnées de détachement SS, de les enlever à leurs familles. Les enfants étaient ensuite transférés dans les Lebensborns en Allemagne ou en Autriche avant d'être adoptés par des familles allemandes. Souvent très jeunes, les enfants

oubliaient rapidement leur langue maternelle, se voyaient donnés une identité allemande. Près de 200 000 enfants ne furent jamais retrouvés après la guerre.

Entre 1948 et 1954, de nombreuses familles juives venues des Balkans, d'Afrique du Nord et principalement du Yémen migrent jusqu'au nouvel État d'Israël et sont installées dans des camps de migrants à travers le pays. C'est alors que commencent les mystérieuses disparitions de milliers d'enfants en majorité yéménites. On demande aux femmes de laisser leurs enfants dans les hôpitaux pour des vaccinations et des soins ou en cas d'hiver trop froid dans des camps, puis on les informe plus tard que leur enfant est décédé ou disparu. Pas de corps, pas de sépulture, pas de certificat de décès, les familles sont laissées sans informations. Il faut attendre 2016, grâce à l'influence des médias et à la pression des familles, pour que le gouvernement autorise la publication des documents jusque-là confidentiels, contenant des centaines de témoignages et de plaintes. Les enquêtes et le militantisme de nombreuses associations ont révélé que les enfants étaient enlevés, soumis à des expérimentations médicales notamment dans la recherche de « sang nègre » chez la population yéménite, ou donnés en adoption à des familles ashkénazes. Suite à la publication de ces témoignages et aux tests ADN, quelques rares enfants volés ont pu retrouver leur famille et prouver le kidnapping systématique de milliers d'enfants.

En 1963, Michel Debré, premier ministre français et futur député de l'Île de la Réunion, crée le Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer (BUMIDOM) et, pour palier le boom démographique de l'île, propose aux familles les plus pauvres

d'envoyer leurs enfants en métropole dans le but de repeupler les régions victimes de l'exode rurale comme la Creuse, le Tarn, le Gers, la Lozère ou encore les Pyrénées Orientales. Ce programme promet un avenir meilleur pour les enfants et un retour prochain au sein de leurs familles. On fait signer aux parents, parfois illettrés, des contrats d'abandon de leurs enfants à l'État Français. Ainsi entre 1963 et 1982, au moins 2150 enfants réunionnais, furent déportés par les autorités. Les enfants déplacés ont été déclarés pupilles d'état, bien que les enfants orphelins ne représentaient qu'une minorité d'entre eux. « Les enfants de la Creuse » comme ils furent appelés ont été adoptés, sont restés en foyer ou ont servi de mains d'œuvre gratuite dans les fermes.

La dictature militaire de Videla en Argentine entre 1973 et 1986 fait disparaître près de 30 000 personnes parmi les opposants au régime et leurs familles. Les desaparecidos sont ces jeunes militants qui se sont retrouvés emprisonnés, torturés et le plus souvent assassinés lors des vols de la morts au cours desquels, drogués, ils étaient jetés dans l'océan depuis les avions de l'armée. Les familles de disparus ne savaient pas si la personne recherchée étaient alors en prison ou bien morte.

En 1977, naît le mouvement des Grands-mères de la Place de Mai. Elles sont les mères des jeunes hommes et femmes enlevés par l'armée et recherchent leurs petits enfants. Beaucoup de jeunes femmes s'apprêtaient à accoucher au moment de leur incarcération ou avaient des enfants en bas âge. Grâce à leurs enquêtes et à leur persévérance, les grands-mères ont pu démontrer que lorsque les enfants naissaient dans les camps de la morts où étaient enfermés les desaparecidos, les bébés étaient volés par les militaires et récupérés comme butin de guerre, adoptés dans les familles proches du régime. Jusqu'à aujourd'hui 120 enfants disparus sur 500 ont pu être retrouvés.

En Espagne sous le régime de Franco et jusqu'en 1980, on observe une situation similaire : près de 30000 enfants d'opposants républicains ont été volés et donnés à des familles, riches, conservatrices et proches du régime afin de les « rééduquer ». D'après le psychiatre militaire Antonio Vallejo Nágera, qui légitima ces vols d'enfants, en plus d'un « gêne communiste », être nourri au sein par une mère subversive c'était boire du lait marxiste.

« [...] Les relations intimes existant entre le marxisme et l'infériorité mentale sont

évidentes et concluent, sur base de ce postulat, que la mise à l'écart des sujets, dès l'enfance, pourrait affranchir la société de cette idéologie... » Antonio Vallejo Nágera

Les disparitions avaient lieu dans les hôpitaux. À l'accouchement on annonçait aux mères que leur enfant était mort-né, on faisait une déclaration de décès, tandis que l'enfant était confié à une famille franquiste. Cette pratique née sous Franco pour des raisons politiques continuera jusqu'aux années 1980, car très lucrative pour le personnel hospitalier se livrant à ce trafic.

En mars 2019, éclate le scandale d'une proposition de loi du Parti Populaire Espagnol qui cherche à lutter contre la baisse de natalité dans le pays. La loi permettrait de ne pas expulser les migrantes si elles acceptaient de donner leur enfant à l'adoption.

Aujourd'hui en Chine, pas moins d'un millions de Ouïgours, minorité musulmane de la région du Xinjiang, sont enfermés dans des « camps de déradicalisation », où on essaie d' « effacer leur identité ». Sous couvert de « lutte contre le terrorisme », les arrestations sont arbitraires. Elles sont suivies de tortures et ré-endoctrinement. De nombreuses familles cherchent leurs disparus sans qu'aucune information ne leur soit transmise.

Disparition inconsciente

Les personnes souffrant d'Alzheimer ou d'une maladie apparentée disparaissent à elles-mêmes, et, souvent sorties pour prendre l'air, ne reviennent pas.

La maladie d'Alzheimer touche aujourd'hui des millions de personnes et entraînant de nombreuses disparitions. La « déambulation » étant symptomatique de cette maladie, des dispositifs sont adoptés pour limiter les disparitions comme le bracelet de géolocalisation, un carnet d'informations sur les patients et les lieux où ils seraient susceptibles de se rendre durant l'errance, ou encore la simulation de voyage en train pour palier le désir de fuite des patients. Souvent pris de panique et sujets à l'angoisse, ils ressentent le besoin immédiat de marcher, de s'évader et bien souvent d'aller retrouver les endroits présents dans leurs souvenirs.

Biographies

Judith Depaule

Conception, mise en scène

Née en 1968 à Paris, cofondatrice de l'atelier des artistes en exil avec Ariel Cypel, Judith Depaule est d'abord metteuse en scène. Elle fonde en 2001 la compagnie Mabel Octobre, crée le plus souvent ses propres textes et des spectacles selon le double axe de l'investigation et du multimédia. Elle enseigne la vidéo et le rapport des nouvelles technologies à la scène. Lauréate de la Villa Médicis Hors les murs et chevalière dans l'Ordre des arts et des lettres, elle écrit une thèse sur Le théâtre dans les camps staliniens (université de Nanterre).

Anouk Darne-Tanguille

Assistanat artistique

Né en 1994 à Lyon, Anouk Darne-Tanguille suit 2 ans de formation à l'École de la Scène sur Saône à Lyon. En 2013, elle participe au lancement du Collectif Lyonnais d'Artistes Polyvalents (C.L.A.P) et fait partie de la troupe d'improvisation. Elle entre à l'ERACM en 2015 au sein de l'Ensemble 25. Elle met en scène 72, basé sur une partie du procès de la RAF et joue sous la direction de Judith Depaule dans *Je passe 1&2*. En 2018, elle rejoint la distribution de *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète* mis en scène par Gurshad Shaheman.

Warshimed Nganga Daouda

Chorégraphie

Né en 1984 à Brazzaville au Congo, Daouda Nganga est attiré par la danse depuis tout petit. Il se forme à l'afro-tradit contemporain auprès de Chrysogone Diangouaya et de Serge Bissadissi. Son passage par le Bénin, le Burkina Faso, le Mali et le Sénégal suscite des rencontres artistiques, avec notamment Martha Zepietowska Siddhartha. Avec la danseuse Mbarou Ndiaye il fonde la compagnie Sara, dont la création *Symbiose* est présenté à l'Institut français de Dakar et au festival Afrikawa. En France depuis 2016, il anime des ateliers, danse aux côtés de Thierry Thieû Niang, dans *Va-voir là-bas si j'y suis* et développe un solo *Corps en transe*.

Khaled Alwarea

Scénographie

Né en 1988 à Damas en Syrie, Khaled Alwarea est architecte et artiste multidisciplinaire. Ses créations empruntent à l'installation, la photographie, la sculpture, la réalisation de films (*Panic Attack*), l'architecture, la scénographie et le design d'intérieur. Il fonde le studio de design UV LAB et réalise des projets pour le Moyen-Orient et L'Europe. Au Liban, il se consacre à la crise des réfugiés et au manque d'infrastructures scolaires. Il est en France depuis 2016. Il réalise la scénographie du festival Visions d'exil à la Cité internationale des arts — Site de Montmartre.

Sara Farid

Images

Née en 1979 à Rawalpindi au Pakistan, Sara Farid est artiste-photographe et journaliste.

Elle publie dans des parutions nationales et internationales (*Le Monde*, *The New York Times*, AFP, Reuters et *The Guardian*) ; expose au Pakistan et dans d'autres pays. Elle se consacre aux femmes, aux communautés déplacées et marginalisées. Mise en danger, elle est forcée de fuir son pays et trouve l'asile en France en 2018. Elle présente son travail à la Cité internationale des arts — Site de Montmartre (festival Visions d'exil), participe au « programme étudiants invités » des Beaux-Arts de Paris.

Christophe Maout

Images

Né en 1967, après des études de droit, Christophe Maout devient photographe. Il travaille pour le quotidien *Libération*, *Les Inrocks*, *Télérama*, *Le Monde*, la presse française et internationale. Il expose au Festival International de Mode et de Photographie, à la Villa Noailles, aux Rencontres d'Arles, au Fotomuseum de Rotterdam, au Festival Noorderlicht et à la Danziger Gallery de New York. Entre 2010 et 2012, Il écrit sur la photographie pour le blog photo de *Libération*. En 2017 et 2018 il est maître de stage de L'Atelier Imajeu (Rouen). Il mène une recherche sur le portrait à l'atelier des artistes en exil en regard de textes de Judith Depaule (édition/ exposition).

Samer Salameh

Images

Né en 1987 dans le camp palestinien de Yarmouk en Syrie, Samer Salameh est réalisateur. Son long-métrage *194, nous enfants* du camp relate son service dans l'armée de libération palestinienne en Syrie, la révolution et la destruction de Yarmouk. Auteur de courts-métrages documentaires (*Quatrième étage après la Nakba* - 2015, *Thousand Tents* - 2008, Pénélope -2008), il joue aussi dans *Les Chebbab de Yarmouk* de Axel Salvatori-Sinz, *This is my Casablanca* de Fajer Yacoub, *Waiting* de Rashid Masharwi. Il est en France depuis 2014. Il réalise les vidéos de *Je passe 1 & 2* de Judith Depaule.

Omar Haydar

Guitare

Né en 1995 à Damas en Syrie, Omar Haydar est guitariste. Il joue de la musique depuis l'âge de 15 ans, recourt à l'improvisation, se sert de son environnement pour traduire ses émotions et ses souvenirs. Il travaille comme acteur et musicien sur des pièces de théâtre, traduit vers l'arabe et l'anglais pour la presse et des projets culturels. Il quitte la Syrie en 2012 pour le Liban, interdit de résidence, il part pour la France en 2016. Il vit entre la France et la Hollande.

Avec

Zina Al Halak

Née en 1974 à Damas en Syrie, Zina Al Halak est actrice. Elle achève l'Institut supérieur d'art dramatique de Damas en 1997, elle interprète de nombreux rôles au cinéma, à la télévision et

au théâtre. Militante active contre le régime de son pays, après la révolution elle fuit en Tunisie où elle enseigne la pratique théâtrale. Elle signe sa première mise en scène en 2014, avec la pièce *Dispute conjugale*, présentée au El Teatro à Tunis. Elle arrive en France en novembre 2017 et joue dans *La fenêtre* d'Abdulmajeed Haydar dans le cadre du Festival 18/18 de l'atelier des artistes en exil et du festival Pièces à emporter (Paris).

Mathilde Bigan

Née en 1994 à Le port à la Réunion, Mathilde Bigan se forme au Conservatoire de l'île de la Réunion en 2011. puis au Conservatoire de Lyon. En 2015 et à l'ERACM (ensemble 25). Depuis novembre 2017, elle joue dans les spectacles *Je passe 1 & 2* mis de Judith Depaule, *La femme n'existe pas de Keti Irubetagoyena*, *72 d'Anouk Darne-Tanguille* et *1001 ventres* Tamara Saade (Prix du jury du Festival de Nanterre 2018).

Raphaël Bocobza

Né en 1993 à Paris, Raphaël Bocobza fait hypokhâgne, une licence d'études théâtrales, le Conservatoire du 13e arr.de Paris. Avec la troupe des Voyageurs sans bagages, il joue dans *Chaise* d'Edward Bond (m.e.s. Clementine Vignais) et *L'odeur des figues sauvages* de Jean-Marc Khawam (m.e.s. Clara Normand). Il co-met en scène et joue avec Anne Knosp, Mamma Sono Tanto Felice (Prix du festival Arsène 2015). Il tourne avec Ariane Braunshweig (*Rebel Youth*, *Funky Youth*, *Cludeo*). En 2015 il entre à l'ERACM (ensemble 25). Il joue aux côtés de Judith Depaule (*Je passe 1 & 2*, *Murs de Fresnes*), Anouk Darne-Tanguille (*72*) et Tamara Saade (*1001 ventres* - Prix du jury du Festival de Nanterre 2018).

Nassima Chavaeva

Née en 1984 à Almaty au Kazakhstan, Nassima Shavaeva est une chanteuse de culture ouïgoure. Elle signe un album « Sois mon étoile » avec son époux, Azamat Abdurakhmanov, se produit au Théâtre national Koujamiarov et dans des ensembles musicaux ouïgours en Kirghizie, Kazakhstan, Ouzbékistan, Chine et Espagne. Elle organise des manifestations artistiques pour la défense de la culture ouïgoure. En France depuis 2015, elle travaille à la reconstitution d'un répertoire national traditionnel et contemporain et se produit en concert aux côtés de son époux et du pianiste Elie Maalouf.

Ibrahim Diallo Mamadou

Né en 1988 à Sangarédi en Guinée Conakry, Ibrahim Diallo alias « Aribot » est acteur et danseur. Diplômé de l'Institut Supérieur des Arts de Guinée, il joue dans des séries TV, publicités, clips vidéos et campagnes de sensibilisation contre le virus Ebola. Arrivé en France en 2017, il suit des ateliers et des stages de comédie avec les associations Synqa, A tire d'aile, L'atelier des artistes en exil et à l'école de cinéma EICAR.



©Christophe Maout

Il pratique la danse africaine, partageant sa passion de la scène entre le jeu et la danse. Il danse aux côtés de Thierry Thieù Niang, dans *Va-voir là-bas si j'y suis...*

Nino Djerbir

Né en 1994 à Amboise en France, Nino Djerbir suit un DEUST à l'université de Besançon. Il s'initie à la danse et au théâtre, entre au conservatoire de Lyon, puis à l'ERACM en 2015 (ensemble 25). Il participe à la création de *1001 ventres* de Tamara Saade au Liban - Prix du jury du Festival de Nanterre 2018. Il joue dans *72 d'Anouk Darne-Tanguille*, *Je passe 1&2* de Judith Depaule et *Badine* d'après Alfred de Musset d'Eva Doumbia.

Ousmane Doumbouya

Né en 1982 à Conakry en Guinée, Ousmane Doumbouya est auteur-rapporteur. Étudiant en mathématiques et en informatique, il intègre le groupe de rap corrosif Gouvernement blindé, avec lequel il tourne et enregistre des titres. Arrêté en 2012 alors qu'il réalise un documentaire sur les prisons en Guinée en 2012, il est torturé et hospitalisé. Il fuit son pays pour le Maroc et rejoint la France en 2016. Il chante et écrit son engagement et son désir de liberté. Il participe au festival Visions d'exil à l'occasion de Dire l'exil, et à la semaine des écrivains persécutés à Saint Quentin en Yvelines.

Fabrice Kalonji Mbikayi

Né en 1986 à Kinshasa en République Démocratique du Congo, Fabrice Kalonji Mbikayi rejoint la compagnie de théâtre les Bédjarts en 2008 où il se forme et entame une carrière de comédien, auteur et réalisateur. Consacrant son art à son engagement, malgré la censure et la répression, son théâtre et ses films n'ont cessé de dénoncer les conditions de vie, les exactions et l'impunité du pouvoir en place. En 2017, arrêté puis torturé, il s'évade pour échapper à l'exécution capitale et rejoint la France. Il participe à la soirée Dire l'exil au Palais de la Porte Dorée dans le cadre du festival Visions d'exil 2018.

Yannos Majestikos

Né en 1988 à Kinshasa en RDC Yannos Majestikos est plasticien et performeur. Diplômé en architecture intérieure des Beaux-Arts de Kinshasa, il crée dessins et sculptures, fonde le collectif Sakana Na Art, signe des performances engagées dans l'espace public dès 2012 (Super Ekolo), participe à des expositions et à des films. Lauréat 2018 du Visa pour la création (arts de la rue) de l'Institut français, en résidence à la Cité internationale des arts, il choisit de s'installer en France. Il participe à Chronique Kinshasa au Miam à Sète avec son projet Sapekologie Téléportation, se produit à Paris et à Bruxelles.

Sveltana Manshaeva

Né en 1995 à Krasnoïarsk en Russie, Svetlana Menshaeva termine une école d'arts appliqués en même temps que le lycée, puis étudie 2 ans

à l'université fédérale de Sibérie, en section métier d'art. Elle pratique la peinture, la sculpture et la performance, participe à de nombreuses expositions où ses œuvres sont récompensées par des prix. Elle arrive en France en 2017.

Grace Nitoumbi

Née en 1998 à Kharkov en Ukraine, de parents congolais, expulsés vers leur pays en 2014, Grace Nitoumbi étudie 2 ans le dessin industriel à l'Académie des arts et du design de Kharkov. Victime de discrimination ethnique, elle quitte l'Ukraine avec son frère pour la France en 2017. Elle explore l'art sous toutes ses facettes.

Tisseyre Sékiné Angélica

Née en 1994 à Paris, Angélica Tisseyre Sékiné se forme à la danse et au théâtre, elle intègre en 2015 la promotion 25 de l'ERACM. À sa sortie, elle joue *72 d'Anouk Darne-Tanguille*, *Je passe 1&2* de Judith Depaule, *Badine* d'après Alfred de Musset d'Eva Doumbia. Elle est comédienne-danseuse dans *Bal Fiction* du chorégraphe Aurélien Desclozeaux, performeuse dans *La Nef des fous* de la plasticienne Caroline Bernard et dans *Grandeur et décadence de la ville de Mahagony*, opéra mis en scène par Ivo Van Hove.

[...]